

MÉMOIRE VIVANTE



Bulletin de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation

Trimestriel N° 45 Mars 2005 2,50 €

SOMMAIRE

Dossier Terezín	1	Mémoire Vivante présente ses vœux affectueux et respectueux de bon anniversaire à un déporté plus que centenaire, Aaron Cohen	11
Marseille 1943	9	Publications ou productions pédagogiques recommandées	12

DOSSIER TEREZÍN

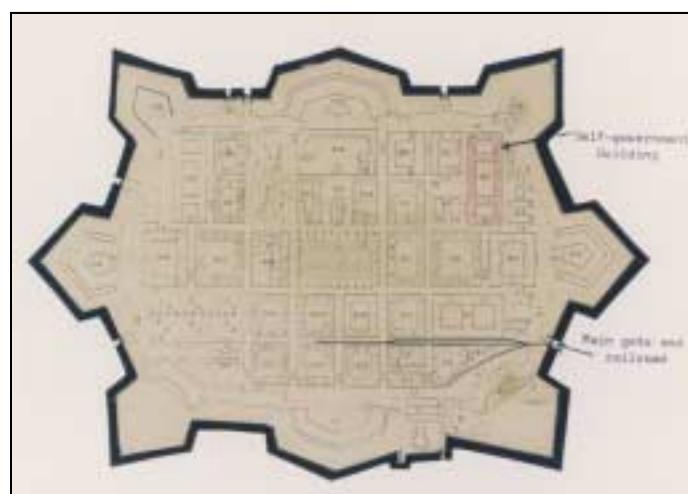
Introduction

L'histoire de Terezín remonte à 1780, époque où l'Empereur Josef II décide de créer une place forte pour prévenir l'empire austro-hongrois contre d'éventuelles incursions prussiennes. Il y fonde une ville de garnison et fait édifier une forteresse à proximité. Située au nord-ouest de Prague dans la campagne de Bohême, au confluent de l'Elbe et de l'Eger, elle portera le nom de Theresienstadt

(ville de Thérèse) en hommage à la mère de l'Empereur, l'impératrice Marie-Thérèse. La ville ou « grande forteresse » peut abriter environ six mille habitants, entre habitations privées et casernes. Par un raccourci saisissant de l'Histoire, on peut remarquer l'architecture singulière des fortifications, dont les remparts et les douves dessinent une grande étoile.



Vue prise depuis les fortifications de Terezín.



Plan de la ville fortifiée de Terezín.



ÉTABLISSEMENT RECONNU D'UTILITÉ PUBLIQUE (DÉCRET DU 17 OCTOBRE 1990)
PLACÉ SOUS LE HAUT PATRONAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
30, boulevard des Invalides – 75007 Paris – Tél. 01 47 05 81 50 – Télécopie 01 47 05 89 50
INTERNET : <http://www.fmd.asso.fr> – Email : contactfmd@fmd.asso.fr

Sur la rive opposée de l'Eger, une place forte ou « petite forteresse » est bâtie et, dès le début du XIX^e siècle, sert de prison à sécurité renforcée. L'assassin de l'Archiduc François-Ferdinand à Sarajevo, Gavrilo Princip, y est enfermé en 1914. Pendant la Première Guerre mondiale et même au-delà de 1918, elle sert de prison militaire.

Avec l'occupation nazie, Terezín devient un rouage important du système concentrationnaire. L'ensemble, en effet, a la double caractéristique d'être à la fois une prison et un ghetto, désigné en langage officiel nazi comme « site d'implantation juif », en réalité à la fois lieu de regroupement, de transit vers les centres d'extermination ou les camps de concentration, camp de travail et outil de propagande.

Hitler voulait en faire une « vitrine » destinée à tromper l'opinion mondiale sur sa politique anti-juive. Aussi, malgré des conditions de vie très pénibles et une mortalité importante, de la richesse humaine réunie en ce lieu émergera une vie artistique et culturelle, exceptionnelle dans l'univers des camps nazis.

I. Historique et mise en place du camp

La « petite forteresse », commandée par Jöckel, reçoit dès 1939 les antifascistes tchèques dans le cadre de la répression et de la mise au pas de la population tchèque et passe en juin 1940 sous la coupe de la Gestapo de Prague, qui y envoie les « ennemis du Reich », opposants, résistants, Juifs. Plus de 32 000 détenus de diverses nationalités y sont enfermés avant d'être envoyés dans d'autres prisons, ou, le plus souvent, en camps de concentration. 2 500 d'entre eux y périssent, victimes de mauvais traitements, de maladies ou de malnutrition. Neufs Kommandos extérieurs, particulièrement durs et meurtriers, lui sont subordonnés, notamment ceux de construction de chemins de fer (Aussig), des briqueteries, l'usine Schlicht de Strekov, celle de Sputu à Lovosice ou les mines (en particulier celui de la mine Richard, située dans l'une des cours de la « petite forteresse »).

La « grande forteresse » constitue le ghetto où est regroupée principalement la population juive de Tchécoslovaquie. Le 10 octobre 1941, Heydrich, récemment nommé « protecteur » de Bohême-Moravie en remplacement de von Neurath, préside une réunion à laquelle participent Adolf

Eichmann, Karl Hermann Frank et plusieurs autres dignitaires SS, qui scelle le destin du ghetto en définissant trois types d'action à mener : d'abord procéder au regroupement des Juifs de Bohême et de Moravie, de certains Juifs d'Allemagne ou du reste de l'Europe ; les exploiter sur place, puis les envoyer vers les centres d'extermination : Auschwitz, Belzec, Chelmno, Maidanek, Sobibor ou Treblinka ; enfin orchestrer une vaste campagne d'intoxication de l'opinion mondiale, visant à occulter la « solution finale », en donnant à Terezín l'allure d'une « ville-modèle », offrant aux Juifs une vie « confortable » sous la protection des nazis.

Dans les faits, des visites de la Croix-Rouge Internationale sont organisées à grand renfort de mises en scène.

Après l'évacuation forcée de la population non juive de la ville, les mille premiers déportés arrivent à Terezín le 23 novembre 1941 et sont placés dans l'ancienne caserne. À partir du second semestre de 1942, il faut agrandir le ghetto afin de faire face à une population croissante, provenant de Tchécoslovaquie (75 500), de Hongrie (1 150), d'Allemagne (42 000), de Hollande (5 000), d'Autriche (15 000), de Pologne (1 000) ou du Danemark (500) : reflet de la population juive d'Europe dans toutes ses composantes, avec ses racines communes et sa diversité, à laquelle il faut ajouter des Juifs orthodoxes ou sionistes et des chrétiens classés comme juifs d'après les « lois raciales ».

L'une des particularités de Terezín est son apparente « autonomie », du fait même de son rôle dans l'appareil de propagande nazi. Il s'agit en effet de donner l'image d'une ville « peuplée de Juifs » et relevant d'une « administration juive », ou « Conseil des Anciens Juifs », composé, bien souvent, par ceux-là mêmes qui occupaient des responsabilités antérieures au sein des communautés juives mais que désignent les autorités nazies.

Cette « ville-modèle » doit apparaître comme un cadeau « offert aux Juifs » par le Führer. D'où les mises en scène, et l'ahurissant décor utilisé notamment à l'occasion des visites du Comité International de la Croix-Rouge.

Fin 1943, lorsque le monde commence à savoir ce qui se passe dans les camps de la mort, la direction nazie décide d'autoriser une visite de Terezín par une délégation de la Croix-Rouge internationale. En vue de cette visite, un grand nombre de détenus est déporté vers Auschwitz, pour limiter la surpopulation du ghetto. Des boutiques factices sont aménagées, de même qu'un café, une banque, des jardins d'enfants, une école et même des jardins fleuris, bref tout ce qui existe dans un lieu où des personnes vivent une vie normale. La visite de la délégation de la Croix-Rouge a lieu le 23 juillet 1944. Les rencontres entre les membres du Comité et les détenus sont préalablement répétées dans leurs moindres détails.

II. Fonctionnement et vie quotidienne au camp

Le « Service central pour l'émigration juive » (*Zentralsstelle für jüdische Auswanderung*), devenu en 1943 « Office central pour le règlement de la question juive » (*Zentralamt für die Regelung der Judenfrage*) en Bohême-Moravie, dépendant lui-même du RSHA, a autorité sur le camp.

Le premier commandant du camp (*Lagerkommandant*) est le SS *Hauptsturmführer* Siegfried Seidl (de novembre 1941 à juillet 1943), auquel succèdent Anton Burger (de juillet 1943 à février 1944), puis Karl Rahm (de février 1944 à mai



Entrée de la « petite forteresse ».

1945). Les effectifs nécessaires à la garde sont fournis par la SS et par des gardes tchèques, déjà en charge de la prison, et grâce auxquels les internés du ghetto pourront conserver quelques liaisons avec l'extérieur.

Le ghetto possède donc sa propre administration, avec obligation toutefois de rendre compte directement à la SS. Désigné par les nazis, peut-être même choisi par Heydrich lui-même, l'ancien secrétaire du parti socialiste sioniste *Paole Zion*, Jakob Edelstein, devient le premier président du Conseil des Anciens. Il est assisté par Otto Zucker, autre leader sioniste. Léo Bäck, rabbin, philosophe et personnalité éminente du judaïsme allemand, fait également partie du Conseil dès son arrivée à Terezín, en 1943. La direction juive est responsable de la répartition des tâches au sein du ghetto : ravitaillement, logement, installations sanitaires, organisation des soins médicaux, maintien de l'ordre public, etc.

Le premier convoi arrive à Terezín le 24 novembre 1941. Il comprend 342 hommes, jeunes pour la plupart, souvent volontaires attirés par des promesses fallacieuses de liberté et de retour chez eux en fin de semaine, qui forment le Kommando de construction (*Aufbaukommando*). Ils sont bientôt rejoints par les détenus de deux autres transports d'environ mille personnes, constitués cette fois de femmes, d'enfants, de vieillards et de malades, et arrivant de Prague et Brno, les 30 novembre et 2 décembre 1941.



Arrivée de familles juives à Terezín.

Le 4 décembre 1941, arrive un deuxième *Aufbaukommando* d'un millier d'hommes parmi lesquels des ingénieurs et des médecins et un groupe de 32 personnes issues du Bureau de la Communauté juive de Prague, qui formeront le premier Conseil aux côtés d'Edelstein. Elles sont encore loin de se douter de la réalité qui en fera des marionnettes entre les mains des SS.

Edelstein connaissait pourtant l'existence des autres camps de concentration, mais il pensait sincèrement que Terezín préserverait la population juive de Tchécoslovaquie de la déportation. Or, très rapidement, l'espérance se ternit lorsque Seidl ordonne le départ de 1000 détenus pour Auschwitz et, de surcroît, impose au Conseil des Anciens de procéder lui-même à la désignation des partants !

Le flux d'arrivée constant de populations juives sature rapidement les installations qui ne suffisent pas à loger les 58 491 arrivés, recensés en septembre 1942, chiffre dix fois supérieur à celui de l'ancienne population. C'est alors qu'intervient la dislocation des familles et la séparation des hommes, des femmes, des enfants, des vieillards et des malades affectés dans des parties différentes du ghetto.

La nourriture et les conditions d'hygiène deviennent rapidement très insuffisantes, alors que l'assistance médicale, plus que rudimentaire en dépit du dévouement et des efforts héroïques des médecins juifs, est loin de répondre aux besoins. La mortalité croît régulièrement pour atteindre 150 décès par jour.

La population passée par le ghetto est de 139 654¹ personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui séjournent dans ce lieu, pour des durées variables. 17 320 d'entre eux seulement recourent la liberté au début de mai 1945, mais 86 934 sont déportés, principalement « vers l'Est », terme codé pour désigner l'envoi vers les centres de mise à mort. Parmi ces statistiques, la plus terrifiante réside dans le chiffre de 15 000 enfants, dont seulement un millier échappent à la mort.

Le nombre de morts survenues sur place se monte à 33 419, du fait de sous-alimentation, de manque d'hygiène, de maladies épidémiques (surtout), de mauvais traitements ou d'assassinats, jusqu'à la libération du camp. Enfin toute trace a été perdue pour environ 2 000 personnes¹.



La vie au ghetto.

III. La vie spirituelle et artistique dans le ghetto

La situation très particulière qui fait de Terezín un « ghetto-modèle », vitrine trompeuse de la politique du Reich à l'égard des Juifs, va voir se développer une véritable vie culturelle et artistique.

Sous l'impulsion de Jakob Edelstein, une administration des loisirs (*Freizeitgestaltung*), dirigée par le rabbin Erich Weiner, est mise en place. Cette organisation, voulue par les autorités nazies en 1942, vise à faire assurer par les Juifs eux-mêmes l'ensemble des activités liées à l'organisation de la vie du ghetto, dont en particulier la vie culturelle. Les animateurs de la *Freizeitgestaltung* sont dispensés de travail manuel, et peuvent donc se consacrer à la création littéraire ou musicale. Leurs activités, tolérées mais très surveillées par la SS, sont réparties selon divers départements : théâtre tchèque et allemand, cabaret, musique vocale, instrumentale

1. Les chiffres cités sont tirés de l'ouvrage de Joža Karas, *La musique à Terezín 1941-1945*, traduit de l'anglais par George Schneider. Joža Karas, 1985, Gallimard, 1993, pour la traduction française.

ou populaire, concerts et classes de musique, mais aussi conférences, jeux d'échecs, bibliothèque et même section sportive. Cette même année 1942, l'Administration des Loisirs ouvre un « Café » dans le ghetto, où les internés peuvent écouter de la musique légère.

Alors que toute l'Europe est privée de l'expression de la culture juive, Terezín devient paradoxalement, et malgré la censure nazie, le foyer d'une résistance juive, à travers l'art. Néanmoins, la tolérance des SS, motivée par la seule conviction que les prisonniers du ghetto seraient ainsi moins enclins à fomenter des troubles, connaît des limites et, parfois, les autorisations ou les tolérances sont brusquement suspendues, par exemple en cas de tentatives d'évasion ou autres « délits » jugés plus ou moins graves par le commandement du camp.

Vie musicale et artistique

Rafaël Schächter, pianiste et chef d'orchestre né en Roumanie mais élevé à Brno et Karel Svenk, originaire de Prague où il constitue l'avant-garde théâtrale, sont les pionniers de la mise en place des activités culturelles et chorales de Terezín. Ils produisent un premier spectacle de variétés et trouvent le soutien spontané de nombreux artistes



Rafael Schächter,
dessin de Petr Kien.



Karel Svenk.

qui, arrivés au ghetto et sans autre distraction, éprouvent le besoin d'exercer leur art. Quelques jeunes musiciens arrivés par les premiers convois ont réussi à conserver avec eux leurs instruments de musique personnels, et à les introduire dans le ghetto. Karel Fröhlich possède encore son violon et son alto, et Kurt Maier son accordéon; un violoncelliste aurait même réussi à faire passer son violoncelle en plusieurs morceaux!

Dès le 6 décembre 1941, soit deux jours après l'arrivée du second *Aufbaukommando*, un spectacle est organisé dans la salle 5 des « bâtiments des Sudètes ». Découverts *a posteriori* par la SS, ces concerts clandestins sont pourtant tolérés et se poursuivent au gré des arrivées et départs des musiciens déportés.

Schächter et Svenk montent des spectacles de cabaret, n'hésitant pas à faire allusion aux événements sur un mode satirique, par exemple dans « La carte d'alimentation ». Ils



Accordéoniste, dessin de Bedrich Fritta.



Affiche du « Comité d'organisation des loisirs ».

sont aussi les créateurs de la « Marche de Terezín », qui devient très vite l'hymne des internés.

À l'initiative de Rafaël Schächter toujours, le *Requiem* de Verdi est interprété pour la première fois à Terezín en 1943. Il est par la suite donné à plusieurs reprises au long de l'année 1944, et notamment lors d'un gala en l'honneur de la Croix-Rouge, auquel assiste Eichmann... Ce concert a lieu dans une atmosphère tendue et Schlächter dirige l'œuvre en lui donnant, avec ses solistes et ses choeurs, une signification particulière qui explose dans le final du « libera me » lancé en forme de défi à Eichmann.



Affiche pour le *Requiem* de Verdi.

Gideon Klein, infatigable animateur des activités artistiques et musicales, pianiste, est également compositeur d'œuvres remarquables par leur originalité et leur audace,



Gideon Klein, dessin de Petr Kien.

comme sa « Fantaisie et fugue pour quatuor à cordes », créée en 1942.

Malgré l'interdiction édictée par les Allemands de dispenser un enseignement aux enfants juifs, une éducation musicale leur est délivrée, sous la direction de Zeev Shek, ancien professeur d'hébreu qui reçoit l'aval du Conseil des Anciens. Shek accorde une grande importance à l'apprentissage du chant, car les chants traditionnels juifs participent à l'affirmation de la fierté d'être juif. Les enfants chantent en hébreu, mais aussi en allemand et en tchèque, bénéficiant par la même occasion de l'apprentissage de ces langues. Chants hassidiques et chants religieux entretiennent leur éducation religieuse et éveillent leur intérêt à l'égard du mouvement sioniste, comme les chants de l'Hechalutz. Des chansons sont également créées, qui expriment la résistance à la tyrannie.

L'un des chefs-d'œuvre écrit à Terezín est l'opéra pour enfants « Brundibár » (« Le Bourdon »), sur un texte d'Adolph Hoffmeister et une musique d'Hans Krasa. Ce



Affiche de « Brundibár ».



Une des représentations de « Brundibár » donnée par la Croix Rouge.

conte moral inspiré des contes de fées avait déjà, avant la guerre, été présenté au concours organisé par le Ministère de l'Education de Tchécoslovaquie en 1939 ; concours dont les résultats ne furent jamais connus, la Wehrmacht ayant envahi le pays avant leur proclamation.

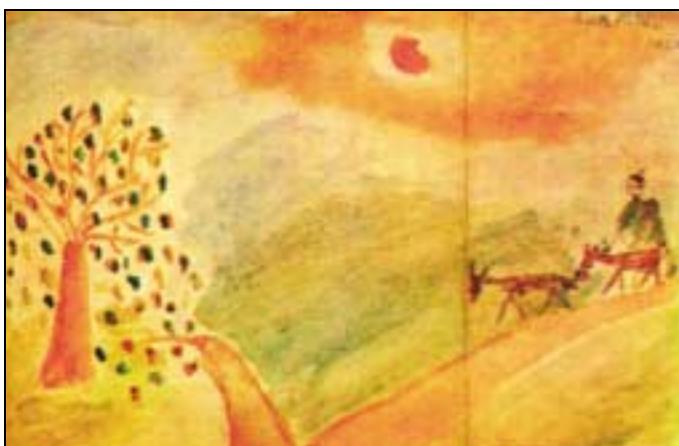
Un concert donné pour la venue de la Croix-Rouge, le 20 mars 1945, est l'occasion de la création des « Lucioles », conte chanté pour enfants, mis en scène par Vlasta Schönova et Robert Brock, sous la direction de Hanus Thein. Malgré l'interdiction formelle des Allemands, c'est en langue tchèque que sont écrites les paroles, affirmation là encore d'une volonté de résistance.

Les enfants de Terezín : dessins

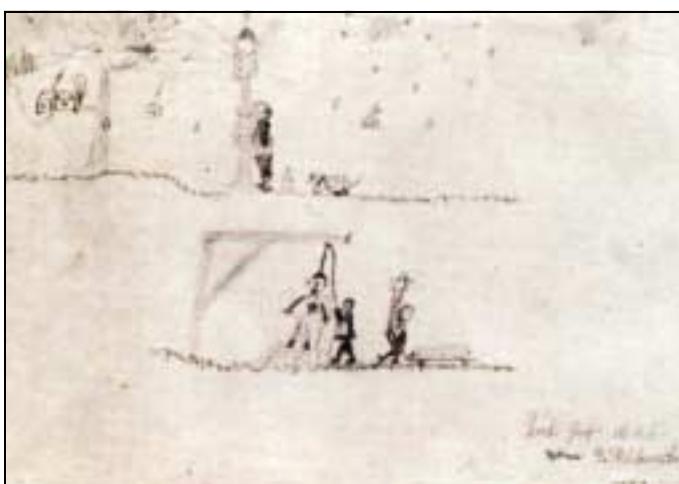
À Terezín, plus de 15 000 enfants sont internés. Friedl Dickers-Brandeis, détenue juive autrichienne, prend en charge l'enseignement artistique de ces enfants. Grâce à son expérience de professeur, elle leur apprend à traduire leurs sentiments et exprimer leurs peurs par le dessin et la peinture. Elle-même laisse un ensemble de tableaux remarquables, évoquant la résistance et la liberté.

La production artistique des enfants du ghetto est considérable et unique en son genre, par sa portée aussi bien émotionnelle qu'historique. Le Musée juif d'État de Prague possède une collection édifiante de 4 000 dessins d'enfants de Terezín.

Les dessins procèdent par étapes. Ils commencent par évoquer les souvenirs heureux de leurs petits auteurs et certains éléments de leur vie quotidienne : jouets, maison, ville, paysages familiers, ou encore assiettes remplies de



Dessin de Irena Karpelesova.



Dessin de Joseph Novak.

leurs plats préférés.... Ils dessinent et peignent des fleurs, des animaux, des personnages de contes de fées qui ont enchanté leur enfance.

Contrastant de façon dramatique avec les précédents, d'autres dessins représentent dans un deuxième temps la cruelle réalité de la vie au camp : casernes, baraqués, chambrées, châlits, mais aussi gardiens, malades, hôpitaux, enterrements, parfois même exécutions publiques par pendaison !

Une signature, une date, une adresse sont autant de détails qui rendent bouleversants ces témoignages de la destinée tragique des enfants de Terezín.

Les enfants de Terezín : œuvres littéraires et poétiques

Les enfants de Terezín écrivent également des poèmes, publiés dans des journaux qu'ils diffusent eux-mêmes de manière tout à fait illégale.

Le journal le plus diffusé a pour nom « Vedem » (« Nous menons »). Il est publié par un groupe de garçons de 13 à 15 ans, organisés selon une administration propre, sous la direction d'un ancien professeur de lycée.

« Vedem » paraît du 18 décembre 1942 à l'automne 1944, publant poésies, articles, comptes-rendus, critiques de la réalité quotidienne du ghetto. On y trouve aussi des traductions de littérature étrangère, surtout russe.

Petr Ginz est le rédacteur en chef de « Vedem ». Auteur de nombreux reportages et articles, poésies, dessins, peintures, ce jeune homme plein de talents meurt gazé à Auschwitz à l'automne 1944.

Hanus Hachenbourg est certainement aussi touchant que Petr Ginz est brillant : poète, auteur de vers magnifiques, il trouve lui aussi la mort à Auschwitz, à 15 ans, en juillet 1944, après avoir chanté la « douce enfance lointaine », « l'horreur concentrationnaire » mais surtout, « l'espoir de retour ».

« Der Führer schenkt den Juden eine Stadt »¹

Début 1944, un convoi arrive à Terezín, amenant toujours de nouveaux artistes, musiciens et acteurs dans le ghetto. Parmi eux, l'acteur et metteur en scène Kurt Geron, qui a joué aux côtés de Marlène Dietrich dans *L'Ange Bleu*. Il retrouve Martin Roman à Terezín, un pianiste de jazz avec lequel il avait déjà travaillé avant la guerre. À la demande du *Lagerkommandant*, l'*Obersturmführer* Karl Rahm, tous deux collaborent à la création d'un spectacle de cabaret allemand intitulé « Carrousel » ; le texte est écrit par Manfred Greiffenhangen et Léo Strauss, et les décors sont de Frantisek Zelenka.

Bientôt, ces artistes vont devoir prendre part à la plus ignoble opération de propagande orchestrée par les nazis : un film qui raconte comment « Hitler fait don d'une ville aux Juifs ».... Pour contredire les rumeurs de « mauvais traitements » infligés aux Juifs, le ministre de la propagande, Josef Goebbels a en effet l'idée de faire réaliser ce film destiné à montrer la « vie confortable » des habitants de Terezín, qualifiée pour la circonstance de « station thermale ». Cette manipulation est destinée à l'étranger, et tout particulièrement aux représentants de la Croix-Rouge Internationale, dont la visite doit avoir lieu le 23 juillet 1944.

1. Le Führer fait don d'une ville aux Juifs.

Rahm charge donc Kurt Gerron de réaliser le film, assisté du peintre Joe Spier et du décorateur Frantisek Zelenka, et bien sûr du musicien Martin Roman.

Toute la ville se trouve réaménagée, décorée, « maquilée » : un kiosque à musique en bois est installé, des volets sont placés aux fenêtres afin d'embellir les bâtiments, des parterres de fleurs sont plantés, des boutiques factices sont aménagées, des bains publics, des jardins d'enfants et même une école...font partie du décor. Mais une attention un tant soit peu soutenue devrait permettre de déceler la supercherie. Par exemple, les « bains publics » ne sont raccordés à aucune canalisation !

Les habitants jouent les figurants, plus ou moins consentants, du film ; le problème de la surpopulation est résolu de manière expéditive par le « déplacement » de 7 500 personnes âgées ou malades, envoyées à Auschwitz et gazées.

La musique reste très présente dans le film, grâce à l'utilisation d'extraits de l'opéra « Brundibar », de concerts de l'orchestre à cordes de Karel Ancerl donnés dans le kiosque, et aussi de musique jazz jouée par les « Ghetto Swingers »...

Ce film, partiellement monté et synchronisé avec la musique en mars 1945, n'est finalement jamais achevé et se trouve aujourd'hui en dépôt dans le service des archives de Prague et en Israël.

La plupart de ses « acteurs », y compris le groupe dirigeant d'internés du ghetto, et presque tous les enfants sont déportés à Auschwitz pour être gazés.

À partir d'octobre 1944, la vie musicale au camp décline. Depuis des mois déjà, devant l'avancée conjointe des forces alliées à l'ouest et soviétiques à l'est, des convois toujours plus nombreux roulent vers l'est. Onze, convois en un mois, du 28 septembre au 28 octobre 1944, partent de Terezín avec 18 500 personnes à destination d'Auschwitz. Le 16 octobre, un convoi emporte de nombreux musiciens comme Viktor Ullmann, Hans Krasa, Karel Ancerl, Rafaël Schächter, Egon Lebed, Bernard Kaff... le 17 octobre, à l'arrivée à Auschwitz, la sélection pratiquée par Mengele en personne n'épargne qu'une personne, Karel Ancerl !

IV. La libération du camp de Terezín

Les derniers jours du camp de Terezín se passent dans la confusion la plus totale. De nombreux convois arrivent en provenance d'autres camps. La population atteint 17 500 personnes. Les conditions d'hygiène sont quasi nulles, et une épidémie de typhus se déclenche le 24 avril 1945.

Des déportés, évacués de Flossenbürg, épuisés par les marches de la mort, viennent s'ajouter aux malades et aux moribonds. Parmi eux, le poète surréaliste Robert Desnos, qui meurt du typhus à la veille de la libération du camp.

Grâce à l'action de la Croix-Rouge, 1200 Juifs sont transférés vers la Suisse le 5 février 1945, et 414 Juifs danois gagnent la Suède le 15 avril 1945. Après négociation avec les Allemands, le CICR obtient la prise en charge totale du camp, dès le 2 mai.

Le 5 mai, on comptabilise 30 000 déportés ; le *Lagerkommandant* Joeckel tente d'« évacuer » les déportés, c'est-à-dire de liquider toute trace de l'activité du camp de concentration, mais en est empêché par l'avancée des troupes soviétiques qui entraîne le départ précipité des SS. En effet, le 8 mai, la révolution provoquée à Prague s'achève

par la capitulation des nazis ; le camp de Terezín est alors libéré.

Le 10 mai 1945, l'Armée Rouge entre dans la ville et reçoit de la Croix-Rouge la responsabilité de l'administration du camp. Du fait de l'épidémie de typhus, la quarantaine est maintenue, retardant le retour des déportés, si bien qu'à la fin du mois de juin, ils sont encore 6 000 dans l'ancien ghetto. Ce n'est que le 17 août 1945 que la ville peut à nouveau accueillir ses précédents habitants.

Karel Berman est au nombre des survivants. Après la libération, il retourne au Conservatoire de Prague, où il obtient en 1946 ses diplômes de chanteur et metteur en scène. Karel Ancerl reprend quant à lui son poste de chef d'orchestre à la radio de Prague, et devient en 1950 directeur de la Philharmonia tchèque. Martin Roman, Kurt Maier et Vlasta Schönova ont eux aussi survécu.

Ces quelques hommes sont malheureusement l'exception ; la plupart des déportés de Terezín ne connaîtront pas cet heureux dénouement. À la libération, un grand cimetière est aménagé pour accueillir 26 000 cadavres. Dans une fosse commune, 23 637 victimes de toutes nationalités sont inhumées. Auparavant, les corps de 25 000 hommes, femmes et enfants, avaient été brûlés par les nazis.



Le cimetière de Terezín (à l'arrière plan, le crématoire).

Deux des *Lagerkommandant* de Terezín, Siegfried Seidl et Karl Rahm, sont jugés après la guerre par les tribunaux tchécoslovaque et autrichien, condamnés à mort et pendus ; Anton Burger, quant à lui, condamné par contumace, n'a jamais reparu.

Terezín aujourd'hui : le Mémorial

Après la guerre, parler de ce qui s'était passé à Terezín était impossible : pendant la domination soviétique, le régime tchèque écarte toute idée d'un musée rappelant le génocide juif et l'univers concentrationnaire nazi.

Aujourd'hui, le Musée du ghetto de Terezín, outre son exposition permanente, propose régulièrement des expositions temporaires sur l'histoire du camp, retracée à travers des films et des documents d'archives.

Les baraquements « Magdebourg », siège de l'auto-administration juive, présentent la reconstitution d'une chambrée ; une exposition illustre la vie musicale, artistique et littéraire du ghetto de cette « ville-modèle ». Des visites guidées ont été organisées pour retracer l'histoire de la « petite forteresse », ainsi que celle du *Kommando* de Litomerice (1944-1945).

Le Mémorial de Terezín est un hommage à ces victimes du nazisme, mais aussi à l'esprit de résistance qu'envers et contre tout ils ont su conserver surtout à travers l'expression artistique.



Monument juif du mémorial de Terezín.

Conclusion

La vie spirituelle, artistique et intellectuelle dans le ghetto de Terezín est un exemple unique dans l'histoire du III^e Reich. La volonté des dirigeants nazis d'en faire un camp-modèle a influencé la vie quotidienne des déportés, mais permis, par ironie du sort, la pratique d'activités culturelles pourtant condamnées à disparaître totalement de l'Europe !

Ainsi, la création artistique et la vie intellectuelle ont marqué le triomphe de l'esprit sur la force et finalement de la vie sur la mort.

« *La musique ! La musique, c'était la vie !* » écrivait Greta Hoffmeister, qui participa au succès de « *Brundibar* ».

Dossier réalisé par l'équipe de rédaction de *Mémoire Vivante*

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES ET DOCUMENTAIRES

- *La musique à Terezín 1941-1945*, Joža KARAS, traduction française Gallimard, Paris, 1985.
- *Le requiem de Terezín*, Josef BOR (1963), traduit du tchèque, Robert Laffont, Paris, 1965.
- *La Déportation, le système concentrationnaire nazi*, ouvrage publié sous la direction de François Bédarida et Laurent Gervereau, Musée d'histoire contemporaine, BDIC, 1995, diffusion Editions de la découverte, Paris.
- *Enzyklopädie des Holocaust*, Die Verfolgung und Ermordung der europäischen Juden (*Encyclopédie de la Shoah, Persécution et assassinat des Juifs d'Europe*), 4 vol., Editions Piper, Munich, Zurich, 1995 (en allemand).
- *Un vivant qui passe*, Claude Lanzmann, Ed. Mille et une nuits/Arte, 1997 (interview de Maurice Rossel, qui réalisa l'inspection de Terezín du 23 juillet 1944).
- Sites internet : <http://perso.wanadoo.fr/d.d.natanson/Terezin.htm>
- www.jewishvirtuallibrary.org.
- *Mémoire Vivante* n° 32 (décembre 2001).

Poème d'un enfant de Terezín

*Un peu de saleté cernée dans la lèpre des murs
avec un peu de barbelés autour.*

*30 000 sont là dormant
qui un jour s'éveilleront
et ce jour-là verront
la mare de leur sang.*

*Je fus jadis un enfant,
voilà tantôt trois ans.*

Ma candeur rêvait d'un autre monde.

Elle est passée, l'enfance.

*J'ai vu les flammes,
je suis mûr à présent
et j'ai connu la peur,
les mots sanglants, les jours assassinés
où sont les croquemitaines d'antan ?...*

*Mais je crois, moi, qu'aujourd'hui est un songe
Qu'avec mon enfance je reviendrai là-bas.*

*Enfance, fleur d'églantier,
Cloche bourdonnant du fond des rêves,
Mère couvant son petit souffreteux
de l'amour le plus fort, ivre de sa féminité.*

*Jeunesse affreuse qui guette
l'ennemi, la corde.*

*Enfance affreuse qui dans son for intime
Se dira : un tel est bon, mais cet autre est méchant.*

*Douce enfance lointaine qui doucement repose
Dans ces petites allées d'un parc
et là, sur cette maison, quelque part se penche
quand pour moi restait seul le mépris,
là-bas dans les jardins et dans les fleurs
où du sein maternel, je suis né au monde
Pour pleurer...*

*La bougie brûle et je dors sur ma couche
pour comprendre plus tard peut-être
que je n'étais qu'un tout petit,
juste aussi petit que le cœur
Des 30 000 dont la vie dort,
là-bas dans les parcs se réveillera,
ouvrira un beau jour ses yeux
et, parce qu'elle en verra trop,
dans le sommeil replongera...*

Hanus HACHENBURG
(né le 12 juillet 1929,
mort à Auschwitz en juillet 1944)

MARSEILLE 1943

Un rappel nécessaire

Les terribles événements survenus à Marseille en 1943 sont peu connus ailleurs que dans la cité phocéenne. Ils donnent cependant un éclairage nécessaire sur la collaboration de l'État français au plan d'élimination des Juifs d'Europe décidé par Hitler.

Ce rappel trouve sans doute naturellement sa place à la suite du dossier consacré au camp ghetto de Terezín, avec lequel il n'a toutefois aucun rapport puisque aucun des déportés de Marseille ne va à Terezín.

Depuis la défaite de 1940, Marseille est devenu un lieu de refuge pour tous les Français qui fuient l'occupation de la Zone Nord et des étrangers qui ont fui l'Europe occupée par les nazis ou le fascisme : italiens, anciens brigadiers internationaux d'Espagne, écrivains, artistes, opposants et bien sûr de nombreux Juifs fuyant la persécution. Tous se retrouvent là face à la Méditerranée avec l'espoir d'un hypothétique embarquement vers la liberté.

Et puis tout bascule. Le refuge se mute soudainement en un piège infernal. Lorsque la Wehrmacht occupe la Zone Sud en novembre 1942, Bousquet, secrétaire général de la police de Vichy, a déjà pris depuis juillet l'engagement de livrer 11 000 Juifs étrangers de la zone non occupée aux nazis. Si bien qu'en novembre, il n'y a plus qu'à puiser dans la nasse, ce qui intervient un peu plus tard..

Le 14 janvier 1943, Oberg, chef suprême de la police et de la SS en France, déclare devant les autorités françaises : « *Marseille est un repaire de bandits internationaux. Cette ville est le chancre de l'Europe. Et l'Europe ne peut vivre tant que Marseille ne sera pas épurée. Les attentats du 3 janvier où des soldats du grand Reich ont trouvé la mort en sont la preuve. C'est pourquoi l'autorité allemande veut nettoyer de tous les indésirables les "vieux quartier" et les détruire par la mine et le feu.* »

Le 18 janvier 1943, les autorités de vichy ordonnent d'appréhender « les repris de justice, les souteneurs, les clochards, les vagabonds, les gens sans aveu, toutes les personnes dépourvues de carte d'alimentation, tous les Juifs, les étrangers en situation irrégulière, les expulsés, toutes les personnes ne se livrant à aucun travail légal depuis un mois. »

Les événements s'enchaînent alors implacablement. Marseille est d'abord investie par des forces de police françaises considérables : policiers en civil, gendarmes, GMR. Le vendredi 22 janvier, tout est prêt. La grande rafle peut commencer.

L'opération débute le 22 janvier et dure jusqu'au 27. La rafle de la nuit du 22 au 23 janvier 1943 a lieu un soir de sabbat contre les Juifs, français et étrangers, habitant le centre ville : vieux port opéra, rue Longue des Capucins, quartier de Berzunce, jusqu'à Saint Lazare et la Belle de Mai, de la Cannebière aux Réformés.

400 000 contrôles d'identité sont opérés, 5 956 arrestations (3 977 libérations presque immédiates), mais 1 642 incarcérations à la prison des Baumettes suivent (dont 782 juifs acheminés dès le 24 janvier vers Compiègne, puis déportés à Sobibor. Aucun survivant). La phase suivante est l'opération Vieux-Port.

L'armée allemande encercle le Vieux-Port le samedi 23 janvier 1943 au matin.



Vue plongeante sur la police française dans le quartier du Vieux-Port.

Le 24 janvier 1943, à six heures du matin, alors que les premiers convois de la rafle entreprise le 22 quittent Marseille, les 25 000 habitants du Vieux-Port sont réveillés par des haut-parleurs ordonnant de tout quitter. Officiellement, il s'agit de l'élimination d'un foyer d'indésirables...

25 000 personnes sont évacuées, 5 000 autorisées à sortir du barrage, les autres sont envoyées au camp de Fréjus, puis pour la plupart vers Compiègne.



Les Allemands attendent en gare d'Arenç.



Les personnes raflees vont monter dans les wagons bientôt plombés.

Quelques jours après, du 1^{er} au 17 février, l'armée allemande dynamite la Vieille Ville, détruisant 1 494 immeubles et laissant à la place 14 hectares de ruines et des centaines vies brisées ou anéanties.

Loin d'être une opération ponctuelle de représailles en réponse aux attentats commis peu de temps auparavant par la Résistance, cette opération est conçue et décidée de longue date par les autorités allemandes qui s'appuient sur le régime de Vichy pour poursuivre leur objectif de d'anéantissement de la population juive d'Europe.

Le mélange des genres et la diversité apparente de ces opérations masque l'unité fondamentale de l'action entreprise.

Les autorités allemandes s'assurent le concours de l'État français, informé depuis plusieurs semaines du projet concernant Marseille. Sous le prétexte illusoire d'une répartition des compétences destinée à préserver la « souveraineté nationale », l'État français se charge des rafles et des contrôles policiers, les Allemands de leur côté se réservant la destruction des vieux quartiers et l'évacuation des « indésirables »...

René Bousquet, en maintenant artificiellement l'autonomie d'intervention de la police française, va au-devant des souhaits des nazis et engage clairement la responsabilité de l'État français.

Les personnes à arrêter sont fichées, la police française procède à leur interpellation et les livre aux Allemands. Cette implication des forces de police est d'ailleurs source



Vue d'une partie du champ de ruine (octobre 1943).

Coll. Musée du Vieux Marseille.

d'illusions, les victimes pensant jusqu'au dernier moment bénéficier d'une protection française.

Or, c'est bien au terme d'une démarche autonome que l'État français met l'efficacité administrative au service d'objectifs qui ne sont pas les siens. Ayant rejeté les bases mêmes de la légalité républicaine, le régime de Vichy crée les conditions de sa propre utilisation par l'Allemagne nazie.

Cette logique de la collaboration d'État trouve donc son tragique aboutissement dans la coopération, même limitée, de Vichy au génocide des Juifs.

Mémoire Vivante présente ses vœux affectueux et respectueux de bon anniversaire à un déporté plus que centenaire, Aaron COHEN

Son parcours :

Né à Constantine le 2 mars 1904, le jeune Aaron commence sa vie « professionnelle à 11 ans dans une cordonnerie avant de se former au métier de menuisier. Aîné de 5 enfants, il ne fait que 12 mois de service militaire au lieu de 18 en 1922, puis se remet au travail du bois, comme sculpteur cette fois, et se marie en 1928.

Frappé par le chômage en 1937, il s'engage comme deuxième classe au 3^e régiment de Zouaves, suit les pelotons d'élèves gradés et devient sous-officier en 1938, après avoir servi dans le sud tunisien. Père de cinq enfants, il est invité à ne pas renouveler son contrat lorsque la guerre éclate en 1939, mais refuse l'idée de ne pas servir son pays et se rengage.

Son régiment est transféré en France en 1940 où il participe à la campagne de France, se repliant de Beauvais à Versailles, puis Orléans. Fait prisonnier près d'Orléans, Aaron est ramené à Versailles dans un dépôt de prisonniers où il croise un de ses frères. Transféré en Allemagne au stalag 13C sous un faux nom pour dissimuler ses origines juives, il est bientôt libéré en tant que père de famille nombreuse et cherche alors à rejoindre l'Algérie. Mais la police française le découvre et l'arrête en tant que juif à l'hôtel National, à Marseille, en janvier 1943, lors de la grande rafle. Il est incarcéré aux Baumettes puis envoyé à Compiègne où de nouveau il parvient à se faire enregistrer sous un autre nom, évitant l'envoi à Drancy et Auschwitz, mais non la déportation à Sachsenhausen.

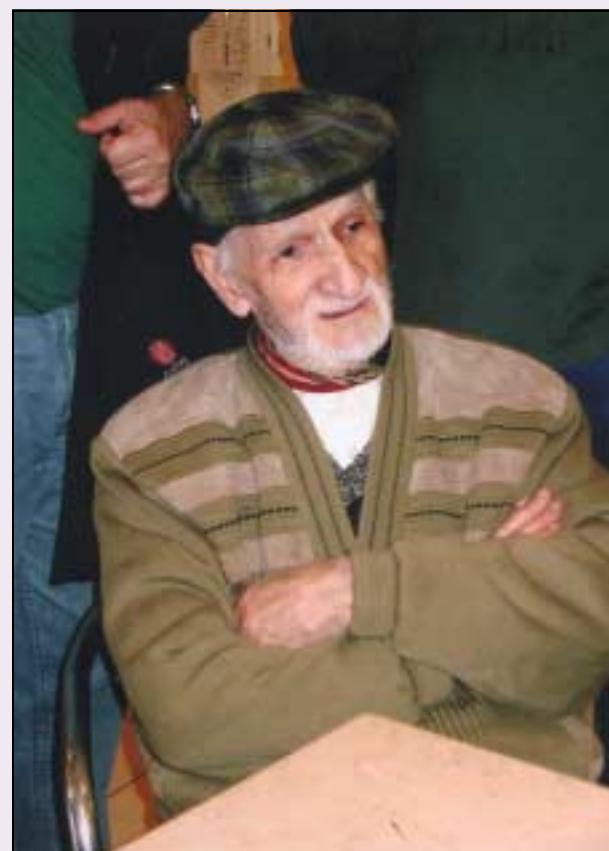
Fin avril 1945, il réussit à tenir encore pendant la marche de la mort jusqu'à la fuite des SS et parvient à rejoindre les forces américaines. Il est libre. Il regagne la France en vélo en passant par la Hollande et la Belgique puis rentre à Constantine, où son épouse, qui a élevé seule six enfants pendant les quatre ans de guerre et de privations, met au monde un septième enfant en 1947.

Aaron et sa femme vivent aujourd'hui au centre médicalisé de la Fondation Rothschild.

Mémoire vivante leur rend un chaleureux hommage !



Aaron le jour de son mariage.



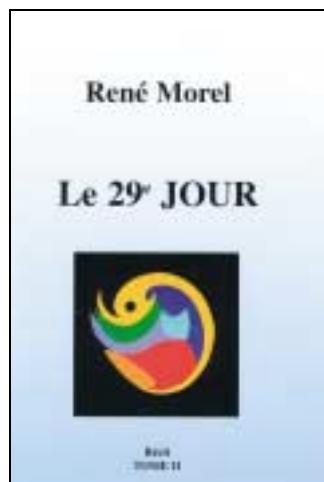
Aaron âgé de cent ans.

LIVRES OU PRODUCTIONS PÉDAGOGIQUES RECOMMANDÉS

Centrale d'Eysses, Douze fusillés pour la République,

Corinne Jaladieu et Michel Lautissier, publié par l'Association pour la mémoire d'Eysses, Villeneuve sur Lot, 2004, 245 pages.

C'est le fruit d'un magnifique travail de recherches et de biographie, mené par deux historiens qui ont entrepris de comprendre qui étaient ces douze hommes, fusillés le 23 février 1944 à onze heures du matin dans la cour de la prison d'Eysses, et qui ont chanté *La Marseillaise* jusqu'au dernier moment. S'y ajoute l'histoire d'un treizième homme, mort pendant les combats dans la centrale d'Eysses. À lire absolument.



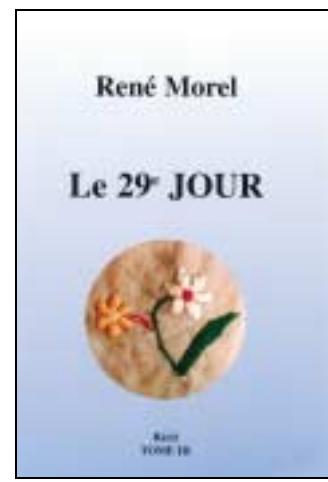
Le 29^e Jour,

René Morel, 3 tomes : 268 pages, 334 pages et 464 pages, publiés à compte d'auteur.

Un récit autobiographique atypique d'une destinée analysée sous le regard de la mécanique céleste : 6 juin 1944, jour de pleine Lune, départ pour Buchenwald et la SS Baubrigade 4 ; 14 janvier 1945, nouvelle Lune, arrivée à Dora ; 11 avril 1945, 29^e jour de la Lune, évasion au cours d'une marche de la mort et 12 avril, jour de la Nouvelle Lune, premier jour de liberté dans une forêt allemande, 11 mai 1945, nouvelle Lune, retour dans sa famille. Une analyse où rien n'est laissé au hasard, photos et documents uniques. Surprenant... mais très prenant.

Commandez à adresser directement à René Morel BP 44, 01102 OYONNAX cedex.

Tome I, 17 €, tome II, 20 €, tome III, Prix : 23 €, franco de port.



Les carnets d'un déporté résistant « Grand-mère » Matricule KLB 42522,

Christian Boitelet, Les carnets d'un déporté résistant, La Fontaine de Siloé, Montmélian, 2003, 62 pages.

Christian Boitelet, fils de cheminot né à Givet le 2 décembre 1924, entre dans la résistance à 19 ans, après l'arrestation de son père (février 1943), envoyé à Sachsenhausen et de son frère aîné (juillet 1943), envoyé à Dachau. Lui-même membre du mouvement Libération-Nord, il est arrêté le 25 novembre 1943 à la suite de l'exécution d'un agent de la collaboration, dénonciateur. Il est envoyé à Compiègne puis à Buchenwald et à Dora.

Il raconte sa résistance et sa déportation comme il les a senties et vécues.

Prix : 7,50 €.

